HAL
open science

Changer l'identité du bétail ? modifier ou enrichir les pâturages ? le nouveau dilemme des éleveurs mbororo, Cameroun, RCA et Tchad

Christian Seignobos

To cite this version:

Christian Seignobos. Changer l'identité du bétail ? modifier ou enrichir les pâturages ? le nouveau dilemme des éleveurs mbororo, Cameroun, RCA et Tchad. Savanes africaines en développement : innover pour durer, Apr 2009, Garoua, Cameroun. 11 p. cirad-00472094

HAL Id: cirad-00472094

http://hal.cirad.fr/cirad-00472094

Submitted on 9 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L. SEINY-BOUKAR, P. BOUMARD (éditeurs scientifiques), 2010. Actes du colloque « Savanes africaines en développement : innover pour durer », 20-23 avril 2009, Garoua, Cameroun. Prasac, N'Djaména, Tchad ; Cirad, Montpellier, France, cédérom.

Changer l'identité du bétail ? modifier ou enrichir les pâturages ? le nouveau dilemme des éleveurs mbororos, Cameroun, RCA et Tchad

Christian SEIGNOBOS

UMR8586 -PRODIG, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne-IRD, 2 rue Valette, 75005 Paris

Résumé — L'identification des communautés mbororo à leur bétail n'est plus à démontrer : bœufs rouges des Wodaa'be et des Jaafun, bœufs blancs des Aku, bœufs blancs brahmanes des Bokolo, sans compter les produits de croisement de certaines sous fractions mbororo. Toutefois les mutations sont courantes et les bœufs d'héritage *(asliiji* ou *horeeji)* ne représentent parfois qu'un élément mineur des troupeaux. Tous ces zébus sont crédités, chacun, de comportements particuliers quant à leur déambulation et leur façon de pâturer. La recomposition des cheptels accompagne des choix de stratégies, pour de grandes transhumances longitudinales ou, au contraire, des replis sur des parcours plus modestes, ou encore pour servir d'amorce de sédentarisation auprès de « territoire d'attache ». Ces recompositions passent par des croisements avec des éléments clefs, comme le zébu de l'Adamaoua, le *gudaali*, pour servir un besoin de sédentarisation, et le zébu *bo'deeji* pour relancer la transhumance. Les changements d'identité de ces élevages peuvent être, et c'est souvent le cas, très rapides. Si les Mbororo ont accepté très tôt la couverture sanitaire proposée par les vétérinaires pour assurer leurs descentes sur les pâturages guinéens touchés par les glossines et qu'ils se procurent maintenant des médicaments sur les marchés et vaccinent même leurs animaux, ils ont toujours refusé les plantes fourragères et les pâturages améliorés proposés par les agrostologues. Toutefois, avec la dérégulation des transhumances sur fond de crise socioculturelle de leur société, et dans un cadre toujours plus instable, les Mbororo semblent aujourd'hui condamnés à d'autres formes d'élevages qui prendraient en compte prioritairement la nature des pâturages et moins celle des animaux. La double crise que connaît le nord du Cameroun, celles du coton et de l'élevage, pourrait constituer une chance pour envisager qu'éleveurs et cultivateurs partagent la même ressource. La mise en place d'une vulgarisation de masse des SCV (Système sur couverture végétale permanente) par la Sodécoton, et qui s'accompagne de culture de plantes de couverture, de production de graines et de savoir-faire pour y parvenir, inciterait des éleveurs de plus en plus privés de pâturages et de résidus de récoltes à produire leur propre biomasse.

Abstract — Change the identity of cattle? Modify or enrich grassland? The new dilemma facing Mbororo breeders (Cameroon, RCA and Chad). *The importance of cattle to the identification of Mbororo communities has already been clearly demonstrated: Wodaa'be's and Jaafun's red cattle, Aku's white cattle, Bokolo's white Brahman cattle, not to mention the crosses used in some Mbororo ethnic subgroups. However, mutations are common and the pure breeds (asliiji or horeeji) sometimes only make up a small part of the herds. Each of these zebus has a characteristic way of walking and grazing. Herds are restructured according to strategic choices: major longitudinal transhumances or, on the contrary, shorter itineraries, or even starting the process of settling in the "home territory". This restructuring involves crossing key characteristics, like the Adamawa zebu, the Gudaali, to meet the needs of settling, and the Bo'deeji zebu for launching the transhumance. The identity of the herds can change very quickly, as is often the case. Although the Mbororo were quick to accept the health care proposed by veterinarians to protect their livestock on Guinean pastures affected by tsetse flies and now buy medicines on the market and even vaccinate their animals themselves, they have always refused the fodder crops and improved pastures proposed by pastoralists. However, with the deregulation of transhumances and the socio-cultural crisis affecting their society, combined with an increasingly insecure environment, the Mbororo no longer seem to be able to avoid other types of animal production, which focus primarily on the nature of grasslands and less on the animals. The double crisis in North Cameroon, which affects cotton production and animal husbandry, could provide an opportunity for farmers and cattle breeders to share the same resource. The extension work on "permanent cover cropping systems", promoted by Sodecoton, which includes growing cover crops, seed production and developing know-how, could encourage cattle breeders, who are increasingly deprived of pastures and crop residues, to produce their own biomass.*

La proximité des Mbororo avec leur bétail en fait un véritable objet social sans cesse en voie d'adaptation à leur choix d'élevage. Ces dernières décennies, les transformations de leurs troupeaux se sont accentuées pour répondre à de nouvelles formes de transhumance ou de sédentarité, comme en rendent comptent tout particulièrement les Mbororo de RCA.

Les stratégies des pasteurs mbororo par le biais de la composition de leurs troupeaux

L'exemple des Mbororo de RCA réfugiés à la frontière du Cameroun

Les Mbororo de RCA et de l'Adamaoua distinguent trois grandes races *asliiji*[1], c'est-à-dire originelles, héritées par chacune des grandes fractions mbororo : *bo'deeji, daneeji, bokolooji*, et une quatrième, adoptée, le *gudaali.* Parmi elles s'individualisent un grand nombre de sous-catégories, déterminées par un ensemble de critères : gabarit, couleur de la robe, forme et dimensions du cornage.

Le *bo'deeji* ou *mbororooji* se présente comme l'animal le plus emblématique. Ce grand zébu à robe acajou, longiligne, à bosse musculeuse, remarquable par ses grandes cornes blanches, sa longue queue et son mufle fin est un excellent marcheur. Il est revendiqué par les lignages *wodaa'be* et *jaafun*.

Le *daneeji* est un zébu à robe blanche immaculée, plus gracile que le précédent, à bosse réduite, également bon marcheur. C'est l'animal des Aku. Les Aku sont d'ailleurs indifféremment appelées du nom de leur bétail, Daneeji, si bien que, par inversion, leurs bœufs deviennent des *akuuji*. Parmi la sous-catégorie des *daneeji,* la plus connue est le *daneeji pinaari (pinaari* = khol) en raison de la couleur noire du mufle et de l'intérieur des oreilles.

Venus également du Nigeria, les Aku ont rejoint les Wodaa'be et les Jaafun. Les *daneeji* ont été immédiatement accusés d'exploiter différemment les pâturages, en broutant l'herbe de façon non sélective, rendant les pâtures impropres aux autres zébus. Cette gestion différenciée des pâturages fut un temps présentée comme des modes pastoraux incompatibles. Dans les années 1930 et 1940, Jaafun et Wodaa'be font pression sur l'administration coloniale pour refouler les Aku. Cette vague perturbatrice entraîne une multitude de conflits. J. Boutrais (1999) parle même d'un « front pastoral » entre Aku et Jaafun.

Lorsque, dans les années 1970-1975, le *bokolooji*, toujours venu du Nigeria, fait son apparition dans la Bénoué, il subira le même rejet que le *daneeji.* Le *bokolooji* est un bœuf blanc brahmane dépourvu de cornes et de format encore plus réduit. Les vaches sont, comme les *daneeji*, réputées bonnes laitières.

Le *gudaali* est un zébu trapu, à courtes cornes, au fanon développé, à la bosse musculo-adipeuse souvent très marquée et à robe tachetée. Il s'avère mal adapté aux longues marches. De caractère placide, il pâture sur de faibles distances[2]. Cette « race » a été créée par les Peuls de l'Adamaoua et les lignages mbororo s'en sont ensuite emparés.

Le *mbakaleeji*[3] désigne le produit issu de croisements des *gudaali* avec des zébus *bo'deeji* et *daneeji.* Certains *Ar'do* (chef mbororo) affinent encore la sélection de leurs cheptels et composent des troupeaux *(tokke)*[4] plus « personnalisés »… Il faut signaler aussi les nombreuses saillies incontrôlées sur les pâturages, qui limitent l'homogénéité parfaite des troupeaux, telle que souhaitée par les propriétaires.

Le bétail *asliiji* des Mayiine, ensemble de groupes intermédiaires entre les Peuls (Ful'be wuro) et les Mbororo, présente des cornes moyennes, un cou plus fin et surtout une tache blanche sur le chanfrein d'où son appellation de *na'i buuli* (de *buulol* = chauve). Il a été également croisé avec le *gudaali (gudaali buuli).*

Quel que soit le bovin, les Mbororo lui manifestent le même attachement et lui prodiguent les mêmes soins. De ce point de vue, le nouvel indicateur des élevages, le rapport homme-animal, revisité avec ce surcroît de préoccupations touchant à la notion de « bien-être de l'animal » ne peut être qu'à l'avantage des Mbororo.

---

1 *Aslî :* mot d'origine arabe = pur, authentique, ici dans le sens de bétail originel.
2 Le veau de *bo'deeji* qui vient de naître marche une heure après sa naissance, alors qu'il en faudrait deux pour le *daneeji* et bien plus encore pour le *gudaali* qui reste faible plus d'une semaine. Le vêlage se produisant souvent lors de la transhumance, cette aptitude n'est pas sans importance.
3 De *bakallnii'de :* quelque chose de détourné.
4 *Tokkere* (pl. *tokke)* : entre 80 et 175 têtes ; en dessous de 80 têtes, on parle de *kaabi* ou *kaabi pamarel* (= petit).

Pour les Mbororo, ces différents cheptels *(dabbaaji)* ne manifestent pas les mêmes comportements dans leur déambulation, leur réaction face à un obstacle, comme dans leur façon de brouter l'herbe sur les pâturages de saison des pluies *(ruumirde)* ou de saison sèche *(ceedirde).* Surmontant leurs à priori sur le bétail des autres, les Mbororo vont, dès les années 1950-1960, utiliser au mieux les qualités respectives des différentes « races » de zébu et cela au sein du même élevage. Les gros éleveurs disent composer leurs troupeaux en fonction des stratégies adoptées, en diminuant ou en accroissant le pourcentage de certains types de zébus ou en pratiquant des croisements.

Les observateurs extérieurs ont rarement intégré dans leurs réflexions la rapidité de ce remodelage de cheptel. Toutefois, les Mbororo affirment que ces transformations rapides d'identité de leur troupeau étaient possibles en RCA en raison du croît exceptionnel du cheptel, servi par les conditions fourragères de ce pays.

Ces mutations s'opèrent lors de grosses pertes de bétail, au moment d'héritages et de changement de stratégie d'élevage du groupe. Toutefois, la composition des troupeaux se révèle plus complexe qu'il n'y paraît car, si chacun revendique ses *asliiji* respectifs, les troupeaux s'élaborent, dans la réalité, avec des achats d'opportunité ou des introductions issues d'héritages[5].

Le *gudaali* s'impose comme l'élément clef des croisements. Sa part dans un troupeau notifie la volonté du propriétaire de limiter, voire d'abandonner la transhumance ou, simplement de constituer un troupeau sédentaire *(sureeji)* près de son village d'ancrage.

Les *mbakaleeji* se retrouvent partout comme une sorte de bovin polyvalent. A l'inverse, l'achat de *bo'deeji* exprime le projet de reprendre ou de rallonger son circuit de transhumance[6], voire l'amorce d'une migration de grande amplitude. Chez les riches éleveurs, on va toujours tendre vers des unités de troupeaux homogènes, chaque type de bovin étant crédité de comportements particuliers. On rencontre même des bergers spécialisés dans le gardiennage des *daneeji* ou plutôt des *bo'deeji.*

Ce changement de bétail, qui correspond à une nouvelle stratégie de l'éleveur, peut être progressif ou brutal. Dans les années 1970, certains Jaafun et Aku ont quitté le Nigeria après avoir vendu sur place leur bétail. Empruntant des taxis-brousse pour gagner le grand marché frontalier de Ngawi, porte d'entrée de la RCA, ils ont reconstitué *ex nihilo* leur cheptel en fonction de stratégies arrêtées depuis le Nigeria, des réajustements ultérieurs pouvant naturellement intervenir.

Les choix migratoires ou, simplement, celui de pâturage de saison sèche, peuvent occasionner des scissions entre membres du même « grup na'i », voire au sein de la famille d'un *Ar'do.* Ces changements interviennent souvent à la mort du propriétaire du troupeau, généralement l'aîné.

Nous ne donnerons qu'un exemple, celui d'une famille aku ba'en. L'*Ar'do* part de Bamenda pour Meiganga via Tibati. Pour entrer en RCA en 1950, il fallait troquer des *daneeji* mal acceptés à l'époque contre des *bo'deeji.* L'*Ar'do*, qui tient à garder ses *daneeji asliiji* refuse et partage le troupeau avec ses fils qui, en RCA, prendront des *gudaali.* A Bouar, vers 1980, après une autre scission familiale, le gros des troupeaux sera constitué de *bo'deeji* et de *mbakaleeji* afin d'amorcer une longue migration jusqu'à Bambari et de Bambari au Soudan.

L'exemple des éleveurs du système pastoral yayrés-Diamaré

Le bétail que l'on rencontre entre les yayrés et le Diamaré se révèle tout aussi varié que celui de RCA et de l'Adamoua, sans le caractère très marqué des vagues successives de bétail franchissant les frontières du Nigeria au Cameroun, puis du Cameroun en RCA. En revanche, la proximité du Niger n'a cessé de faciliter la venue des mêmes grands zébus *bo'deeji* sur les yayrés et au Tchad.

Pour les Mbororo les plus anciennement établis, leurs *bo'deeji* se seraient légèrement modifiés depuis leur arrivée et les *bo'deeji coy* (idéophone pour « très rouge ») appartiendraient plutôt aux derniers venus du Niger : les Uuda'en. Cette situation se révèle quelque peu paradoxale en ce que les Uuda'en, comme

5 Parmi les 125 élevages chez les réfugiés auprès de qui nous avons enquêté, 40 % des troupeaux étaient totalement homogènes, reflétant le bétail revendiqué par les grandes fractions mbororo. La majorité, 60 %, possèdent des troupeaux plus mêlés, dans des proportions très variables. On relève des mélanges anciens initiés dans les années 1930 ; d'autres, réalisés dans la Mbéré en vue d'une entrée prochaine sur les pâturages de la RCA (1950-1960) et d'autres, enfin, plus nombreux, effectués récemment en RCA, entre 1980 et 1990, exprimant une volonté de sédentarisation (Seignobos, 2008).

6 Les transhumances empruntent des circuits de 100 à 250 km et plus, avec des étapes de 12 à 15 km. Sur les pâturages de saison sèche, les campements se déplacent une dizaine de fois.

du reste les Biibe woyla de la région de Dorbali au Tchad, sont des éleveurs de moutons reconvertis récemment et souvent partiellement à l'élevage bovin.

Un îlot de bovins blancs recouvre le pays des Fulbe Ngara et Mawdin au nord de Dargala. Il s'agit de *daneeji gaalaaji* à cornes et mufle rouges, différents du « pur » *daneeji.* On lui prête, ici encore, le défaut de dévaster les pâturages en broutant l'herbe trop près du plateau racinaire. Ils ont été, il y a peu de temps encore, refoulés de plusieurs endroits du Diamaré.

Les bovins des Arabes Showa, dits en foulfouldé *na'i swaaji*, sont encore appelés par les Mbororo *bodadi* pour les distinguer de leurs bœufs rouges. Ce sont des bœufs de format plus réduit, à petites cornes et queue courte. Ils sont néanmoins crédités de bonnes qualités de reproduction. Les Showa élèvent encore un bovin venu de l'Est (de Nyala ?), le *gaamaaji,* qui présente l'allure d'un taurin, sans bosse, les cornes tournées vers l'avant, de taille moyenne, bien en chair. La couleur fauve dominerait.

Les éleveurs du Diamaré possèdent des *gudaali*, mais qui n'ont rien à voir avec le puissant *gudaali* de l'Adamaoua. Ici, il s'agit de zébus de petit format, très hétérogènes quant aux cornes et aux couleurs de robe. Ces animaux, réputés rustiques, supportent la pénibilité *(bone)* des longues attentes de saison sèche sur les éteules. C'est encore du bétail hérité (*tawaturji* = ce que l'on a trouvé).

Les éleveurs différencient aussi un autre bovin, celui des Musgum et des Masa, appelé *ammbalaaji.*

Ici encore *bo'deeji* et *gudaali* représentent les deux extrêmes en matière de qualités attribuées aux bovins. Les grandes transhumances s'effectuent toujours avec les *bo'deeji* puisqu'elles ont pour but de fournir à l'animal un constant pâturage vert. Les passages à la sédentarisation s'opèrent grâce aux *gudaali* dont le régime alimentaire est en partie fondé sur les résidus de récoltes. Cela se remarque chez certains Mbororo, Keesu et Alijam, engagés dans une stratégie de réduction des transhumances.

On ne retrouve pas ici, ou rarement, des compositions de troupeaux en différents *tokke*[7] de « races » homogènes, de *bo'deeji, daneeji* ou *gudaali.* Les transhumances Diamaré-yayrés-Diamaré se déroulent selon des rythmes et des circuits bien rodés, sans grands imprévus, comme ritualisés. Il en va différemment des transhumances vers les pâturages guinéens en RCA et au sud de l'Adamaoua exposés aux pressions glossinaires pour de plus gros troupeaux. Ce sont là des transhumances raisonnées avec prise de risques.

Jouer sur les animaux, les choisir en fonction des parcours et des types de pâturage a jusqu'ici renforcé la performance des grands éleveurs. Lors des périodes de stress climatique *(cee'duwol)* de 1973, 1983-1984, 1996, les éleveurs transhumants sur de vastes amplitudes s'en sont mieux sortis que les autres et, surtout, que les semi-sédentaires, que ce soient les Mbororo et, au Tchad, les Kreda, Arabes Missirié ou encore les Biibe woyla.

Toutefois, ces mouvements de grande amplitude peuvent être mis en échec par des insécurités à grande échelle et sur une période prolongée. Par ailleurs, à moyen terme, devant la poussée démographique et son corollaire, le développement inexorable des emblavures, les espaces pastoraux deviennent de plus en plus lacunaires. Le côté fini de ces espaces n'échappe pas à la perception qu'en ont aujourd'hui les Mbororo.

Les crises actuelles et la dérégulation des transhumances

L'insécurité endémique sur les pâturages des *ruumirde* et ceux des zones de transhumance de saison sèche a commencé à la fin des années 1980 dans la Mbéré, a explosé dans la RCA en 1990, puis dans la Bénoué après 2000, pour s'inviter récemment dans la province de l'Extrême Nord (2009).

L'insécurité dans la RCA et les régions de la Bénoué et la fin des grandes transhumances

Les Mbororo chassés de RCA

Les Mbororo sont arrivés à « Kongo » (RCA) dès les années 1930, dans un pays vide (4 hab/km^2) et herbeux. Plusieurs vagues se succèdent. Les Wodaa'be, les plus nomades *(eggo'be)*, véritables pionniers ont été suivis par les Jaafun, mieux organisés. Ils vont entraîner derrière eux les Aku, puis les Bokolo.

7 Le *tokkere* ici sert à évaluer l'ensemble d'un troupeau jusqu'à 100, on parle ensuite de *sefre* et de *moo'bre*, vers un millier de têtes.

Des vétérinaires français, avec leur chef de file, J. Desrotour, prennent en charge (1947-1970) l'élevage mbororo pour leur permettre d'atteindre par paliers les riches pâturages guinéens en dépit du risque glossinaire. Ils vont profiter des avancées du laboratoire de Farcha (basé à Fort-Lamy) et des trypanocides les plus performants, de la technique des bains détiqueurs ou encore d'autres traitements contre la babéliose et diverses dermatoses… Les éleveurs vont pouvoir s'avancer sur les plaines inondées péri-forestières jusqu'aux massifs forestiers des régions de Boda et de Bangui et, enfin, plus au sud encore, dans les savanes incluses en forêt.

J. Desrotour convainc l'administration de créer en 1963 des communes d'élevage pour les Mbororo[8]. Il élabore un « code d'élevage » pour une meilleure gestion des transhumances. Il poussera les éleveurs à s'organiser dans ce qui sera l'embryon de la puissante FNEC (Fédération nationale des éleveurs centrafricains). Les Mbororo feront l'apprentissage de l'administration et de l'appartenance à une nation en parlant sango. Une partie amorcera même une sédentarisation le long des routes. La richesse ainsi produite par les Mbororo, estimée en 1983 à 2,3 millions de têtes, ne devait pas résister à une combinaison de causes délétères.

Les soubresauts guerriers du Tchad vont multiplier le nombre des soldats déflatés, disséminer et banaliser les armes légères. Les coups d'Etat successifs en RCA et la mise en place de zones rebelles dans le nord-ouest vont créer des situations d'insécurité endémique.

Les communautés mbororo elles-mêmes subissent une sorte de révolte des cadets, le pouvoir des Ar'do et des aînés est contesté. La conjonction de groupes armés issus du Tchad et composés d'Arabes et de Uuda'en avec de jeunes Mbororo marginalisés de RCA et du Cameroun va alimenter le phénomène zargina[9].

La stratégie des Zargina évolue avec le temps, passant de coupeurs de route au kidnapping d'enfants, puis d'aînés de lignage. Les rançons, indexées sur la taille des troupeaux de la famille, vont conduire, sur presque deux décennies (1990-2007) à une décapitalisation et à une destruction des élevages mbororo. Cela aura pour conséquence une fuite en avant vers l'Est, pour les mieux organisés vers le Soudan et le nord du Congo, ou alors un retour vers le Cameroun, voire le Nigeria, à contre courant des anciens couloirs de migration, et ce avec ou sans bétail. Les semi sédentarisés ont fui au Cameroun, massivement entre 2006 et 2007. Les Mbororo perdaient ainsi leur paradis pastoral où l'herbe ne finit jamais *(hu'do timmata)* (Seignobos, 2008).

Ils découvrent au Cameroun de nouveaux pâturages auxquels leurs troupeaux se montrent peu préparés. Ils subissent la sécheresse de 2007 et encore celle de 2009 et perdent beaucoup d'animaux.

Ces réfugiés n'intègrent pas de camps, mais se regroupent en petits quartiers près de villages peuls ou gbaya[10]. Les Mbororo vivent mal ce dessaisissement de leur élevage et restent encore dans l'expectative d'un retour en RCA ou d'une dilution au Cameroun et au Tchad ou encore une reconversion dans l'agriculture ou tout autre activité.

Les mêmes troubles qui ont accablé les communautés mbororo de RCA, le *fitina zargina*, vont alors toucher celles du Cameroun.

Les Zargina aux portes de Garoua et la désertion des pâturages de la Bénoué

Les plaines de la Bénoué enregistrent depuis deux à trois décennies de pseudo sédentarisations de communautés jaafun, wodaa'be ou mbeewe. Elles s'accompagnent encore de transhumances à partir de territoires d'attache situés non plus sur les pâturages de saison des pluies (hurum), mais près de terroirs de cultivateurs pour profiter d'une sécurité relative, de résidus de récoltes et aussi de la proximité de pâturages de décrue de la Bénoué.Les pâturages de saison des pluies restent conséquents encore que menacés, comme le hurum de Kalge ou ceux de la région de Demsa. Les Mbororo descendent toujours chercher les pluies (tijjaago duule), mais ils s'arrêtent à Gouna et au sud du massif de Poli. Ils remontent entre les aires de chasse banale et les fronts pionniers de migrants par des burti sans cesse remis en cause[11].

---

8 Ils en détiendront six dont une correspond à un département avec, à leur tête, des Ar'do *jaafun.*

9 Le terme de *zargina* ou de *zaraguina*, emprunté à l'arabe *azrag* (= bleu), fait allusion à la couleur des boules de blanchiment du linge, dont les coupeurs de route s'enduisaient le visage afin de pas être reconnus. Il recouvre un phénomène de banditisme devenu endémique en RCA et au Cameroun depuis le début des années 1990.

10 On recensait en 2009 encore 70 000 réfugiés répartis entre Touboro et Bertoua.

11 Nous renvoyons à la thèse de Kossoumna (2008), qui étudie deux campements jaafun, Ndiam-Baba et Laïnde-Ngobara au sud de Garoua.

Dans les années 2000, on assiste à la reproduction des mêmes insécurités que dans la Mbéré, avec enlèvements d'enfants. L'administration centrale, gouverneur et préfets, au nom des prérogatives régaliennes du gouvernement en matière de sécurité veulent bien confondre coupeurs de route et *dan banga* (chasseurs mobilisés dans les comités de vigilance de chaque lamidat) a désarmé ces derniers avant même la mise en place du BIR (Bataillon d'intervention rapide). En 2006, les kidnappings d'enfants sont multipliés par trois. Les brousses de la Bénoué, entre Touroua, Barnaké, Demsa, Ngong et Bibémi, deviennent invivables pour les Mbororo[12]. Une partie d'entre eux trouve refuge dans les bourgades de Ngong, Lagdo, Touroua.

Abandonnant les riches pâturages du lit majeur de la Bénoué, le gros des éleveurs passe la frontière du Nigeria, alors que d'autres se réfugient dans le lamidat de Rey Bouba, devenu le plus sûr. Le phénomène zargina devait, à son tour, toucher la province de l'Extrême Nord au début de l'année 2009, dans la région de Kaélé-Midjivin. Conflits dits de « basse intensité », ils ont été médiatiquement peu couverts.

L'amenuisement accéléré de la ressource dans le système d'élevage yayré-Diamaré

Si les yayrés ont toujours été une zone d'insécurité endémique quant au vol de bétail, les éleveurs ont aujourd'hui plus à se plaindre du recul des ressources pastorales et des conflits récurrents entre types d'usagers.

La situation sur les yayrés

Les grands mouvements de transhumance « classiques », du moins ceux enregistrés dans les années 1970, continuent à se poursuivre alors que la part de l'élevage des Ful'be Wuro du Diamaré ne cesse de diminuer face aux pasteurs mbororo et même aux Arabes Showa. Il convient de rappeler ici que, comme pour l'Adamaoua, les yayrés ont été interdits aux éleveurs mbororo et cela sous la pression des lamidats peuls environnants qui entendaient se réserver ces riches pâtures. Les éleveurs du Diamaré qui, dans le passé, investissaient les yayrés pendant la saison sèche, ont cessé leurs transhumances hormis ceux de la région de Petté, Fadéré, Dargala et Maroua. Vers 1967-1968, après une période de troubles sur les yayrés, une autre transhumance, cette fois dirigée vers le sud, a pris le relais. Elle touchait la région de Pala et de Gounou Gaya avec son usine d'égrenage de coton, pourvoyeuse de graines de coton. Elle cessera à son tour en 1977, devant l'insécurité, et s'y substituera une courte descente à la rencontre des premières pluies entre Moutouroua et Kaélé.

Après 1970, les Mbororo les ont peu à peu remplacés dans les yayrés, sans qu'il ne soit possible de déterminer la chronologie de leurs arrivées, les avis des Sarkin saanu peuls et des différents Ar'do mbororo ne concordant pas. Sans doute les Anagamba (= lignage wodaa'be) ont-ils encore été les premiers, suivis des Alijam, qui sont rapidement devenus dominants, concurrencés aujourd'hui par les Uuda'en.

L'entrée dans les yayrés[13] est suivie d'une ruée vers les mares et les bourgoutières *(Echinochloa stagnina).* La concurrence a pris une telle ampleur que chaque groupes d'éleveurs, mbororo comme peuls, cherche à acquérir des sortes de monopoles de pâturage auprès de villages autochtones, kotoko ou musgum. Après la mise à feu des yayrés *(yayre 'yaari)* pour faire démarrer le regain *(wulande)*, principalement de *Vetiveria nigritana* et de *Hyparrhenia pyramidalis*, vers mars, les Arabes du Diamaré remontent à Logone Birni auprès de leurs congénères du nord, alors que les Mbororo Alijam, Keesu et Wodaa'be redescendent vers Kaykay Bourkoumandji pour prendre possession des pâturages du lac de Maga qui se vide pour alimenter les rizières de la Semry[14]. Ceux des yayrés redescendent ensuite par Guirvidig et rallient les groupes venus de Maga sur les pâturages de Goudoum. Goudoum où subsistent encore des mares et des couloirs *(burti)* laissés par le projet agropastoral de Mindif-Moulvoudaye dans les années 1970. Ils vont attendre ensemble les premières pluies.

---

12 En 2007, le délégué provincial à l'élevage du nord dressait, chiffres à l'appui, le coût en vies humaines, en bétail et en argent lié aux enlèvements d'enfants mbororo. Ce rapport avec les actions conduites par le Dr. Albert Doufissa et la pétition du journal « L'œil du sahel » constituent les rares réactions « citoyennes » face au phénomène des zargina dans cette région.

13 L'entrée dans les yayrés ne s'effectue pas de façon désordonnée. Chaque « grup na'i » dispose d'un port *(jipporde)* à l'orée des yayrés devant cette mer d'herbe qui a pris la place de l'étendue d'eau. Ceux de la région de Petté campent à Yi'da-Biiro, ceux de Maroua à Jiddere-Ja'b'bi et ceux de Dargala à Coofol-Gaalaaye. Les Arabes Showa du Diamaré stationnent à Meewa. Le principal *jipporde* mbororo, voire l'unique, se situe à Mongosi. Tous ces points de pénétration sont peu distants les uns des autres. C'est là que l'on s'attend, entre deux et quatre semaines. Lorsqu'on estime que tous sont présents, les *Kaydal* qui dirigent chaque groupe se consultent et décident ensemble du jour d'entrée commune dans les yayrés et ce afin d'éviter les vols de bétail par les Musgum et les attaques de fauves venus de la réserve de Waza, un troupeau seul étant trop vulnérable. Les Mbororo arrivent plutôt après cette première vague.

14 Si, à la suite d'accidents (mise à feu par des chasseurs, boucaniers de poisson, éleveurs), les feux sont trop précoces, le regain pousse mal et les troupeaux doivent être rapidement conduits sur les chaumes du Diamaré.

Chaque groupe rejoint alors son *ruumirde* respectif, à Gadjia, Kobo, Kolara, Gagadje, Moutouroua, ou par un autre couloir, Korey, Katawal, Mindif, Dloubour, Jappay.

Chaque *grup na'i* de Mbororo recherche des pâturages où il soit reconnu par les autres éleveurs comme « premier pâturant ». Ainsi chacun d'entre eux dispose-t-il entre yayrés, chaumes et *ruumirde* d'un archipel de territoires pastoraux. Mais ce parcours idéal est parfois perturbé par des concurrences inopinées, avec l'arrivée constante de nouveaux éleveurs, souvent uuda'en, en provenance du Niger ou du Nigeria, ou encore de troupeaux de propriétaires citadins qui ne partagent pas les mêmes disciplines de transhumances et manifestent des conduites opportunistes[15].

Les Mbororo dénoncent sur les yayrés une surpopulation d'éleveurs, avec les Ful'be du Diamaré, les Fellata Bagarmi et les Biibe Woyla du Tchad, les Arabes Showa, auxquels s'ajoutent les traversées latérales des moutonniers uuda'en regagnant le Tchad. Tous dénoncent également les canaux de pêche *(palol* ou *ilaagol),* dont la multiplication depuis une quinzaine d'années fait fi des arrêtés préfectoraux. On en dénombre près de 3 000 qui vont des mares aux défluents-éfluents principaux du Logone, le Gomoré, la Logomatia. Creusés parfois sur plusieurs kilomètres et de 2 à 3 m de profondeur, par les Kotoko, puis par les Musgum, ils morcellent les pâturages et entravent la déambulation des bêtes. Ils concourent à vider plus rapidement les mares, qui tendent à s'ensabler, et limitent le développement des bourgoutières périphériques. Ces inconvénients s'ajoutent à la dégradation des pâturages où l'on constate une avancée des graminées annuelles sur les pérennes, en particulier sur les marges occidentales des yayrés.

De part et d'autre de ces canaux, les Musgum ouvrent des rizières familiales en irrigation non contrôlée et qui ne sont généralement pas récoltées à l'arrivée des éleveurs. Celle-ci est d'ailleurs estimée trop précoce à la fois par les cultivateurs et les éleveurs, mais il y a urgence pour les troupeaux à passer à des herbages frais. Les usagers des yayrés se plaignent de l'insécurité, du vol de bétail, chacun accusant les autres. Les violences qui les accompagnent seraient de plus en plus fréquentes et sanglantes. Les yayrés ont néanmoins toujours été réputés zones de non-droit[16].

Tous les Mbororo soulignent que la situation dans les *ruumirde* où s'inscrivent leurs territoires d'attache durant la saison des pluies serait plus préoccupante encore que celle qui prévaut dans les yayrés[17].

La situation pastorale des plaines du Diamaré

Mités par les cultures, l'ensemble des *hurum* se rétrécissent. Ceux qui se maintiennent, les *yoolde* (= dunes incultes), les *harde* (= sol halomorphe) et autres *dongaare* (= brousses stériles) sont convoités par tous les éleveurs[18].

Les pâturages de bas-fonds demeurés verts et ceux aériens servent à couper les trop longs parcours sur les champs de sorghos après récolte. Les conflits à propos des pâturages aériens et des chaumes deviennent récurrents. Depuis une quinzaine d'années, la façon de tailler les arbres dans de nombreuses régions de plaine (région du Mayo Louti, plaine de Minglia) et dans les piémonts a radicalement transformé leur port. Les houppiers font place à des boules de feuillage sur les principales charpentières. Pour les *khaya senegalensis,* le changement est spectaculaire, il en est de même parfois avec *Danielia oliveri* comme autour du massif de Mokyo. Ailleurs ce sont les *Faidherbia* (région de Mozogo), les *Ficus gnaphalocarpa,* les *Acacia sieberiana.* Quant aux divers *Acacia* au nord de la latitude de Mora, ils sont de plus en plus sollicités par les moutonniers.

Lors des grandes sécheresses, les Uuda'en moutonniers ont opéré des descentes spectaculaires en profondeur comme en 1973 où ils ont dévasté tous les *Andira inermis (gayohi)* au nord de la latitude de Dargala et en 1983 à Mindif où ils s'attaquèrent aux parcs de *Faidherbia.* Depuis le début des années 2000, ils s'insinuent dans les golfes et les vallées intérieures des monts Mandara, toujours à la recherche de fourrages aériens.

---

15 Il s'agit de troupeaux de plus en plus importants conduits par des bergers « mercenaires » mbororo, mais aussi masa, giziga, et qui appartiennent à des alhadji, généralement commerçants de bétail de Maroua ou de bourgades secondaires comme Bankara, Guirvidig et Bogo.

16 Les yayrés enregistrent régulièrement de violents conflits comme celui de la mare Wawru Guwa (en 1967) ou encore celui concernant les limites entre Zina et Mazera vers 1972 et enfin, le dernier en date, à la mare de Tchidé en 2007. Le scénario reste le même : une bataille entre Kotoko et Musgum dégénère et le conflit s'étend à une partie des yayrés ; les voleurs profitent de la situation pour tuer des bergers et voler des bêtes, poussant ainsi les éleveurs à fuir les lieux.

17 Ab Drent, de l'Institut Max Planck, sociologue, suit particulièrement un groupe d'éleveurs (Alijam de Mindif) dans toutes leurs transhumances (2008-2009) et travaille notamment sur la résolution des conflits.

18 Les éleveurs peuls locaux accusent les Mbororo de leur avoir ravi leurs *hurum* traditionnels. Ils font pression sur les chefs de cantons peuls pour les en déloger. Ainsi les Mbororo doivent-il sans cesse racheter leur droit de séjourner sur « leurs » *ruumirde*. Ils alimentent par ce biais, en plus de la taxe traditionnelle sur les pâturages *(hakke geene)*, les caisses des chefs de canton.

Les Uuda'en font l'objet de l'accusation de désertifier les savanes. En mars 2004, ils ont été mal inspirés quand ils ont coupé les branches d'un immense *Faidherbia (= caski)* dans la cour du lycée de Kongola. Cela fut pris comme un geste notoire de « désertification », une provocation de la part de gens qui refusent la scolarisation, dans un établissement public porté sur le développement durable. Les gardes *(doggari)* du lamido de Kongola, sur la requête du préfet, procédèrent à l'arrestation des responsables uuda, qui furent traduits en justice à Maroua.

Ce sont les résidus de récoltes qui concentrent les plus gros enjeux. La « vaine pâture[19] » ne cesse de s'appauvrir. Les fanes de légumineuses ont été retirées des champs (1970-1975) et entreposées sur les hangars *(dangki)*, dans les fourches des arbres[20] dans des granges par des villageois qui les réservent pour leur propre bétail ou pour les commercialiser. Puis ce fut au tour des tiges de sorghos *njigaari*[21], mais surtout *muskuwaari*, en particulier ceux à tiges sucrées, *safraari* et *manduwoyri.* Commencée à Dargala début 1990, la mise en gerbiers *(waagaare,* pl. *baagaaje)* protégés par des épineux, devient systématique.

La « vaine pâture » était d'abord laissée aux ayants-droit villageois, puis aux éleveurs voisins et seulement après aux « nomades ». Mais, depuis 1992, les cultivateurs vendent aux plus offrants, souvent des Mbororo. La diminution et la cherté des coques et des tourteaux de coton font que les *baagaage* trouvent preneurs, par camions entiers, pour servir l'embouche citadine.

La circulation du bétail sur les éteules de karals illustre leur importance comme pâture d'attente de la saison des pluies. Les éleveurs prennent en compte le décalage entre le repiquage des différentes zones de vertisols modaux et celui sur les espaces inondés, soit près d'un mois et demi. A cela s'ajoutent des disciplines diverses, adoptées en fonctions des cantons, qui repiquent plus ou moins tôt et qui laissent ou non une partie des pailles au sol. Les troupeaux peuvent aller de Maroua Nord, Dloubour, Jappay vers Dargala, pour finir à Goudoum-Goudoum. Ces déambulations prennent en compte le statut de premiers pâturants, par exemple les Mbororo de Kongola qui, après avoir quitté les yayrés, passent par les karals de Petté, évitent ceux de Kossewa, réservés à d'autres, finissent le « leur » à Kongola-Djolaw, puis pâturent sur ceux de Mogom et de Mindif avant de revenir sur leur *yoolde* de Kossewa pour la saison des pluies.

L'exploitation des éteules de *muskuwaari* fait la démonstration de l'augmentation démesurée des charges de bétail depuis une à deux décennies. Les chefs de canton surveillent la fin des récoltes et, soit ils font patienter les éleveurs, soit ils les laissent pénétrer moyennant des cadeaux. Les tensions entre pasteurs et cultivateurs en retard dans leur récolte sont telles sur les karals que les choses dégénèrent[22].

Les pasteurs essaient de faire prévaloir leur point de vue, certes simpliste : le grain appartient aux cultivateurs, la paille au bétail. Cette volonté de réserver les tiges de mil *(yombe)* au bétail s'est encore accentuée en 2009. Les chefs de canton de la région de Maroua ont décidé l'interdiction de glaner pour les femmes qui confectionnaient avec ces cannes leur sel de potasse *(cukkuri).*

Les *burti* voient leur largeur rétrécir sans cesse au milieu de karals dénudés et envahis de *Calotropis*. En mars et avril, de longues files de boeufs efflanqués se croisent sur tout l'horizon, s'épuisant à rejoindre quelques points d'exhaure au bas des berges de mayo où ils ont creusé leurs puits et abreuvoirs lenticulaires en argile *('bundu* et *keleeji),* le plus souvent en rivalité avec les riverains maraîchers. Ce spectacle illustre à lui seul un système pastoral à bout de souffle.

Les éleveurs eux-mêmes s'accordent pour souligner l'augmentation de leurs cheptels et, pour certains, dans d'importantes proportions, ce que ne révèlent en aucune façon les chiffres de la délégation provinciale de l'élevage (Minepia) de la province de l'Extrême-Nord. Elle présente par ailleurs ses chiffres comme erronés

---

19 La « vaine pâture » fait partie des expressions ambiguës utilisées sous les tropiques. On veut en retenir l'acception la plus simple, celle d'une communauté villageoise qui envoie ses troupeaux pâturer sur les champs en cultures après enlèvement des récoltes. Elle est souvent liée à des servitudes de passage. Toutefois dans le contexte soudano-sahélien, elle doit prendre en compte la venue d'éleveurs voisins et celle de grands transhumants.

20 Les grosses tresses de fourrage pendues aux fourches des arbres, que l'on peut observer dans un grand nombre d'iconographies de la fin du XIXe siècle, véritables marqueurs de paysage, étaient réservées aux chevaux. Aujourd'hui, on retrouve encore, comme dans les piémonts de Moskota (nord des monts Mandara), ce mode de traitement du fourrage.

21 L'utilisation des résidus de récolte mérite une étude approfondie. Les tiges de *njigaari* (toutes catégories confondues) demeurent consommables plus longtemps que celles des *muskuwaari* et les bêtes manifestent moins de mal à les mâcher. Les éleveurs gardent toujours une réserve de pailles de *njigaari* pour être consommées après celles de *muskuwaari* car elles n'éclatent pas en séchant et ne pourrissent pas avec les premières pluies. Elles nourriront le bétail lors de la période critique, avant qu'ils ne partent chercher les pluies au sud.

22 En 2008, un cultivateur de Mogom est tué sur son karal par des Mbororo pour des cannes de *muskuwaari* non encore mises en gerbier. Les chefs de Merem, Mogom, Kayewa et même Mindif se sont concertés pour ne plus accepter les Mbororo de Kongola. Cantonnés à Karal-Sooje près de Maroua, ces Mbororo ont racheté au prix fort, auprès des chefs de la région yillaga, le droit de pâturer à nouveau les éteules de leurs karals.

compte tenu « du niveau de déclaration des éleveurs et de l'efficacité des techniciens de l'Elevage »[23].

Pour les éleveurs, cette situation ne peut perdurer. Au cours de l'année 2008, un certain nombre de réunions de concertation se sont déroulées au niveau de communes rurales de l'Extrême-Nord, de Mindif à Mazera en passant par Maga, sous l'égide de la SNV (Coopération néerlandaise). Ces réunions, qui regroupaient tous les protagonistes, ont cherché à lister les causes de conflits, leur possible résolution, mais ont sans cesse buté sur la même évidence : l'accroissement en nombre d'éleveurs et de leurs cheptels, parallèlement aux emblavures qui n'ont cessé de s'étendre.

Peuls et Mbororo se verraient ainsi condamnés à inventer d'autres formes d'élevage même si une partie garde toujours le réflexe de la nouvelle frontière pastorale et ceux de RCA l'ont prouvé en partant au Soudan et dans le nord de la RDC. Il leur faudra bien trouver de nouvelles pâtures, qui ne pourront être qu'anthropisées ou cultivées.

Adapter les pâturages aux troupeaux ou l'inverse ?

La dégradation des pâturages est partout à l'œuvre, mais de façon accélérée. Les vétérinaires (J. Desrotour), les agrostologues (J.C. Bille) et les géographes (J. Boutrais) ont mis en évidence le lien entre surpâturage et embuissonnement principalement en zone humide et décrit précisément les processus qui y conduisent. De plus, les feux qui favorisent la germination de nombreuses graminées et éliminent une partie des rejets ligneux indispensables au maintien des savanes ne se font plus. Les vastes pâturages des hautes terres de RCA, de l'Adamaoua ou même du pays kapsiki étaient en équilibre avec les feux tardifs des chasseurs et appartiennent au passé.

Le refus des pâturages construits

Comment faire accepter aux éleveurs ce qu'ils ont toujours refusé : cultiver leurs pâturages ? Pourtant, depuis les années 1950, les pastoralistes sont à l'œuvre sur la dorsale centrafricaine. Mais jusqu'à présent, transhumants et agroéleveurs ont boudé les cultures fourragères et la conduite raisonnée, forcément complexe, de pâtures pour un élevage intensif. Dans le nord-ouest de la RCA, les parcelles de démonstration bien en vue près des villages, au bord des routes, n'ont jamais entraîné l'adhésion ni des uns, ni des autres.

Des tentatives ont été faites au début de 1990 dans le Mayo Sava au Cameroun par la GTZ/PAAR (Projet d'autopromotion des activités rurales) avec des essais de fourrage cultivé et de conservation de foin, sans résultat. Une ONG comme APESS[24], tournée vers les éleveurs peuls et mbororo, a également tenté d'introduire des pâturages artificiels, l'usage de la faux, des techniques d'engrangement du fourrage, des productions de graines de plantes fourragères, l'utilisation de sorghos comme le S35 coupé avant maturité pour un bon ensilage… les résultats sont très mesurés. APESS milite pour un « changement de mentalité » des éleveurs, ce qui pour elle induit une stabilité des Mbororo, seule capable d'ouvrir la voie à un véritable développement, l'adoption de démarches solidaires face au phénomène zargina et un meilleur ancrage dans l'islam.

Depuis quelques années, le nord du Cameroun, la RCA et, dans une moindre mesure, le Tchad conjuguent les crises. A celle que nous venons d'évoquer avec la dérégulation des élevages transhumants qui combine dégradation des espaces de parcours et insécurité, s'ajoute celle du coton qui fut pendant des décennies le pivot des agrosystèmes. Devant l'effondrement des cours et l'inexorable montée du coût des intrants, la Sodécoton doit trouver des solutions et elle joue son va-tout sur de nouvelles spéculations et de nouvelles façons de travailler la terre.

---

23 En 2000, les chiffres depuis longtemps reconduits aboutissent à 1 025 530 bovins. En 2001, le recensement – sous-estimé jusqu'au non sens – fait état de 491 990 têtes et, en 2006, on relève 592 639 bovins, selon les chiffres cumulés des rapports des délégués départementaux d'élevage.

24 APESS (Association pour l'élevage au Sahel et Soudan). Cette ONG, née au Burkina en 1984 est implantée depuis 1996 à Garoua. On la dit de « culture peule » et d'influence helvétique, du moins pour les fonds. Le personnel d'APESS à Garoua est exclusivement uya'en (= peul).

Quels espoirs raisonnables mettre dans les SCV ?

En 2003, la Sodecoton, à travers le projet ESA qu'elle héberge, se lance dans une prévulgarisation des SCV (Système sur couverture végétale permanent). Elle engage, en 2009, un recrutement de masse auprès de ses « planteurs » avec les stimuli habituels, comme l'accès facilité aux crédits et aux intrants. L'objectif fixé est de 14 000 ha en SCV.

Avec les SCV, il s'agit de rien moins que d'une révolution agraire du type de celle qui, un demi siècle plus tôt, avait cherché à imposer la charrue dans le nord du Cameroun. La charrue servait une « exploitation » de la terre dans un but productiviste pour gagner la bataille de l'indépendance alimentaire. Les SCV servent aujourd'hui l'idéologie du développement durable pour enrayer l'érosion, redonner au sol sa fertilité tout en préservant les rendements. Il s'agit de « labours biologiques » confiés aux systèmes racinaires de plantes de couverture aidés par l'entomofaune. La première révolution avait réussi à travers la CFDT-Sodecoton, grâce à son organisation et à sa présence sur le vaste espace de la zone cotonnière. Le pari de la culture attelée a été gagné par le biais de la récupération des prêts lors des marchés de coton. La seconde révolution passe encore logiquement par la Sodécoton désormais acquise aux SCV qui seule dans le nord du Cameroun se montre capable d'accompagner un développement de masse.

Un certain nombre de contraintes restent à lever, dont la principale tient à la relation avec les éleveurs. Les cultivateurs propriétaires engagés dans les SCV se réservent leurs résidus de récolte et en interdisent la « vaine pâture ». La plupart des terroirs villageois gagnés aux SCV s'accompagneront d'un embocagement forcément dirigé contre le bétail[25]. Les terroirs devraient, en effet, comporter des parties dédiées aux SCV et d'autres laissées à l'agriculture conventionnelle.

Au vu des enjeux actuels concernant les résidus de récolte, certains karals étant également promis aux SCV, on ne peut raisonnablement lever encore le niveau d'affrontement agriculteurs-pasteurs. Il est à craindre que tout se focalise autour des SCV et que l'on cherche à éradiquer la vaine pâture, de la même façon que, dans le passé, tout s'était organisé autour de la culture attelée : l'arbre chassé du champ, le dessouchage, la culture en pur, l'association agriculture-élevage… La conviction idéologique et ses grands arguments explicatifs qui militaient hier pour la culture attelée sont aujourd'hui à l'œuvre dans les SCV. Dans les deux cas, ils semblent échapper à l'épreuve de la réfutation.

La réussite des SCV se trouve conditionnée par une solution à trouver concernant cette biomasse commune des résidus de récolte. Les éleveurs ont toujours revendiqué la protection de leurs *hurum* et des *burti*, jamais l'accès aux chaumes qu'ils ont toujours considérés comme des pâtures libres pour leurs animaux. Avec les SCV, non seulement les résidus de récolte doivent être laissés sur place, mais ils s'accompagnent de plantes de couverture, la plupart appétées par le bétail *(Stylosenthes, Brachiaria, Mucuna…)*. C'est sans doute là que l'on peut envisager une solution. Les SCV apportent à la fois des savoir-faire pour entretenir les plantes fourragères, les faucher, recueillir les graines, les stocker. Dès lors, les éleveurs au contact de ces cultivateurs SCV pourraient plus facilement se procurer des graines et créer leurs propres parcelles de *Brachiaria* à mettre en défens près de leurs enclos *(waalde).*

Une condition toutefois : que les Mbororo adoptent des formes de semi sédentarisation sur les terroirs d'attache pour une surveillance effective des surfaces aménagées. Contrairement à ce qu'il est admis, la sédentarisation des Mbororo représente pour une majorité d'entre eux, une contrainte et non la recherche d'un cadre de vie plus enviable. Il faut décoder les discours que les Mbororo servent à l'extérieur de leurs communautés. Ils s'alignent sur ceux de leurs associations[26] qui ne voient l'avenir qu'à travers une mise en conformité avec les autres ethnies du Cameroun par la sédentarisation et la scolarisation.

Dans le passé, des formes de sédentarisation touchaient des éléments âgés souvent en charge de responsabilités administratives pour le groupe et qui assuraient ainsi une sorte de point fixe. Pendant la décennie 1990, les Mbororo de RCA avaient fait le choix d'une sédentarisation relative le long des routes avec, à quelques kilomètres en arrière, la présence d'enclos de saison des pluies. A partir de là, ils

25 Trois fédérations d'éleveurs (Adamaoua, Nord et Extrême Nord) ne s'y sont pas trompées et ont dénoncé le « projet » ESA2 par une lettre du 11 janvier 2007 adressée à l'Ambassade de France.
26 Mboscuda (Mbororo social and cultural development association), fondée à Bamenda en 1992, aujourd'hui dominée par les Jaafun. Abodado (Association des Bororo pour le développement, l'aide, la décence et l'opulence), fondée en 2003, rassemble les Wodaa'be.

opéraient de courtes transhumances. Ces formes de sédentarisation comme dans la Bénoué ne sont pas incompatibles avec des transhumances. Les cultures fourragères associées à des parcelles de vivrier renforceraient leur présence sur ces villages territoires d'attache et favoriseraient l'amorce d'un élevage sans doute plus intensif, mais en accord avec leur passé de pasteurs.

Peut-on émettre le vœu que la conjoncture de la crise cotonnière et celle de l'élevage, tout au moins dans le nord du Cameroun, permette de trouver une commune solution aux cultivateurs et aux éleveurs pour le partage de nouvelles biomasses plus abondantes et plus sûres.

Réféérences bibliographiques

BOUTRAIS J., 1990. Les savanes humides, dernier refuge pastoral : l'exemple des Wodaabe, Mbororo de Centrafrique. Genève-Afrique, 28 (1) : 65-90.

BOUTRAIS J., 1999. La vache ou le pouvoir, Foulbé et Mbororo de l'Adamaoua. *In* Dr. Sc. Botte R., Boutrais J., Schmitz J., Figures peules, Karthala, Paris, p. 347-371.

BILLE J.C., 1994. Réparateur de pâturages. Carnets d'Afrique. L'inventaire ed. 343 p.

CLANET J.C., 1994. Géographie pastorale au Sahel central. Thèse doc. de géographie. Univ. Paris IV.

KOSSOUMNA LIBA'A N., 2008. De la mobilité à la sédentarisation : gestion des ressources naturelles et des territoires par les éleveurs mbororo au Nord du Cameroun. Thèse doc. de géographie. Univ. Paul Valéry. Montpellier. 301 p.

MALIKI E., 2006. Rapport annuel 2006 de la Délégation provinciale de l'élevage, des pêches et des industries animales de l'Extrême-Nord. Maroua. 180 p.

SEIGNOBOS C., 2008. La question mbororo (les réfugiés de la RCA au Cameroun. Hcr-Scac-Ird, Yaoundé/Paris. 150 p.

SEIGNOBOS C., 2009. Les paysans du Nord du Cameroun face aux SCV en 2008. Scac-Bureau d'études Horus. Yaoundé/Paris. 31 p.